

Une semaine, un livre

N°380, 25 Octobre 2020

René Frégni

La fiancée des corbeaux

Gallimard 2011, folio 2019

186 pages



Pendant quelques mois, de fin Octobre à fin Juin, René Frégni tient un journal. Il y note la vie qui passe, il y parle de ses voisins, de ses amis, de ses plaisirs et de ses tristesses, de l'écriture et de la lecture, et des femmes.

À partir de courts textes ne dépassant pas quelques pages, René Frégni raconte sa vie, il en décrypte les ressorts et essaie de les comprendre. Il habite à Manosque, le pays de Giono, il va de temps à temps à Aix ou à Marseille, ou bien dans les villages du Lubéron. Il décrit cette belle nature qui varie tant au rythme des saisons, les orages et la chaleur, le gel et le vent. Il parle de ces amis, de cette femme, institutrice, qu'il admire, et de son père qui n'a plus toute sa tête, de cet ancien bandit repent après des années de prison mais qui ne paye toujours pas quand ils vont ensemble au restaurant sur le vieux port. Il observe ses drôles de voisins qu'il n'aperçoit que par la fenêtre de leur salle de bains...

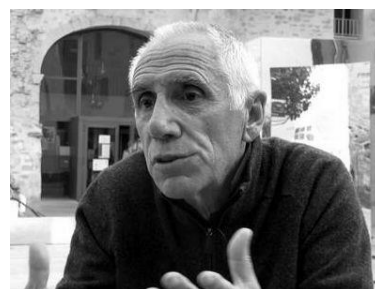
La fiancée des corbeaux est un exercice littéraire particulier. Comment parler de soi quand on a une vie somme toute assez banale ? Comment faire pour que ce dont on peut parler parle aussi aux autres ? Comment passer du personnel à l'universel ? René Frégni y parvient souvent. Il reste dans le domaine de l'anecdote, fort sympathique au demeurant, quand il conte ses relations amicales, mais il y excelle quand il parle de l'écriture et de la lecture.

Une lecture différente de ses romans, comme *Le voleur d'innocence* (*une semaine un livre* n° 178), bien que René Frégni se situe toujours à la limite entre la fiction et sa propre réalité, et comme pour beaucoup de romanciers, c'est en puisant dans sa propre histoire et en parlant de lui-même qu'il est le meilleur, et qu'émerge la grande poésie des mots.

.....

Éléments biographiques

René Frégni est né en 1947 à Marseille. Il quitte la scolarité à la fin du collège et travaille sur des chantiers. Ensuite il voyage en Turquie, il rentre en France pour faire son service militaire mais arrivant en retard, il est considéré comme déserteur et fait de la prison où il prend goût pour la lecture. Il travaille ensuite dans un hôpital psychiatrique et c'est en rédigeant le journal de bord de l'hôpital qu'il en arrive à l'écriture. Il s'installe à Manosque et publie un premier roman en 1988. Il a publié 18 livres.



© Librairie Mollat

Une semaine, un livre

Extrait

Depuis quelque temps j'écris comme je marche, au petit bonheur des chemins que trace mon stylo. J'ouvre mon cahier d'écolier à n'importe quelle heure du jour, j'écris la date et j'entre dans une forêt que j'invente ou que je viens de traverser.

Je n'ai pas de plan, de suite à trouver, de fil à retrouver, il n'y a ni l'architecture, ni l'équilibre d'un roman. Rien que le plaisir d'attraper un souvenir, une lumière, un peu de vie.

C'est une liberté que je ne m'étais jamais vraiment permise, écrire au fil de l'eau, des saisons, de presque rien. Écrire sans l'inquiétude d'être poliment refusé, comme je l'ai longtemps été par les éditeurs, cela n'a plus vraiment d'importance. C'est l'écriture qui a changé ma vie, ces milliers d'heures silencieuses face à un mur blanc qui soudain remue, s'anime, se déforme et devient tout aussi troublant et violent que la vie. Je ne cherche plus la reconnaissance d'une capitale si éloignée de ma vie et de ces petits chemins rouges que j'emprunte chaque jour et qui n'attendent rien de moi.

J'ai écrit mes premiers mots devant un mur, à dix-neuf ans, dans une prison militaire glacée par les brouillards de la Meuse. J'étais assis sur le ciment gelé d'une cellule et je traçais mes premiers mots sur un cahier, semblable à celui-ci, que je posais sur un tabouret.

.....

À force de marcher, de regarder, de m'allonger au milieu d'un champ, je suis devenu ce champ, ces vieilles fermes effondrées que les ronces et des orties grignotent, ces lambeaux de pigeonniers, de clochers, de lavoirs, ces débris de bergeries qui sont au-dessus de Banon comme des squelettes blancs couchés dans l'herbe.

Je suis une Vierge noire au fond d'une église, un immense tilleul sur une cour d'école, je suis son parfum sucré qui enivre les enfants et fait rêver l'institutrice qui les surveille et ne voit que l'amour qui l'attend un si beau soir de juin.

Je suis toutes les barques de pêcheurs qui font danser leurs jaunes, leurs rouges, leurs bleus dans les calanques autour de Marseille. Je suis le journal sur une table de bistrot que des dizaines de mains ont déjà feuilleté, froissé. Je suis le voyou abattu dans sa grosse cylindrée et qui appuie sa tête éclatée sur le volant. Le même voyou que celui éliminé la semaine dernière ou le mois précédent. Je suis le tueur sur la moto et je fonce vers la même fin, le même destin de sang.

Je suis l'eau des Quatre Voleurs sur le corps de l'amant. Le pied de biche qui fait péter les portes une nuit de mistral. Je suis tous les chemins caladés de mots, semblables à celui qui s'élève au-dessus des toits de Moustiers, où j'emmenais ma mère chaque année pour qu'elle regarde son enfance. Je n'ai pas besoin de vivre au bord de la mer, je grimpe sur la première colline, tous les horizons sont bleus.

Je suis toutes ces femmes qui ont été si belles à vingt ans dans leurs courtes robes d'été de toutes les couleurs.